

« Différentes facettes de la pensée et de la
recherche anthropologique en Grèce » (Opseis tis
anthropologikis skepsis kai erevnas stin Ellada)

Recueil d'articles, édité par la Société ethnologique grecque (Elliniki
Etaireia Ethnologias), Athènes, 2004, en grec, 308 pages.

Katerina Seraïdari



Éditeur

Association française d'études sur les
Balkans (Afebalk)

Édition électronique

URL : <http://balkanologie.revues.org/414>

ISSN : 1965-0582

Référence électronique

Katerina Seraïdari, « « Différentes facettes de la pensée et de la recherche anthropologique en Grèce »
(Opseis tis anthropologikis skepsis kai erevnas stin Ellada) », *Balkanologie* [En ligne], Vol. X, n° 1-2 | mai
2008, mis en ligne le 03 avril 2008, consulté le 02 octobre 2016. URL : [http://
balkanologie.revues.org/414](http://balkanologie.revues.org/414)

Ce document a été généré automatiquement le 2 octobre 2016.

© Tous droits réservés

« *Différentes facettes de la pensée et de la recherche anthropologique en Grèce* »
(*Opseis tis anthropologikis skepsis kai erevnas stin Ellada*)

Recueil d'articles, édité par la Société ethnologique grecque (Elliniki Etaireia Ethnologias), Athènes, 2004, en grec, 308 pages.

Katerina Seraïdari

- 1 Les articles réunis dans ce livre ont été présentés lors d'un colloque à Athènes en 2001. C'est le sociologue Grigoris Gizelis qui est l'auteur de l'introduction (p.13-21) et du premier article (p.23-37). Dans celui-ci, il explore la relation entre l'anthropologie et la Grèce en partant d'Hérodote, qui est souvent considéré comme l'ancêtre des ethnologues, et de l'Antiquité grecque, que les anthropologues du dix-neuvième siècle — comme Edward Tylor et James G. Frazer — ont souvent utilisé pour développer leurs théories (p.23-24). Il évoque ensuite quelques intellectuels grecs — comme Daniilidi, Karavida et Piniatoglou — qui ont étudié le système de parenté dans l'entre-deux guerres ; puis Panagis Lekatsas qui leur a succédé dans les années 1950 et qui est considéré comme le fondateur de l'ethnologie grecque, bien que ce qualificatif soit exagéré selon lui (p.24-25). Gizelis attribue ensuite l'effort pour la fondation des sciences sociales en Grèce à une initiative de l'UNESCO, avec une première publication de Dorothy Lee (d'origine grecque) en 1953, puis l'envoi de scientifiques français en Grèce et enfin, en 1959 la fondation du Centre des Sciences Sociales, avec à sa tête John Péristiany (p.26). La bibliographie utilisée par Gizelis a le grand mérite de mettre côte à côte chercheurs anglo-saxons et français. Il soutient que l'absence d'anthropologues grecs étudiant la Grèce (à l'exception de Georges Kavadias qui a publié un livre sur les pasteurs-nomades sarakatsans en français en 1965) était comblée par les folkloristes (qui ont surtout étudié la poésie orale en adoptant une approche philologique), les sociologues (qui se sont focalisés sur les pratiques politiques) et les historiens (p.29). Il observe que les anthropologues étrangers ont choisi d'étudier en

Grèce « des sociétés locales qui se distinguent par des coutumes bizarres, par une particularité du système de parenté, et en général par des coutumes qui sont en voie de disparition dans les sociétés urbaines et industrialisées ». Ainsi, des populations spécifiques comme celles de Magne ou de Karpathos¹ sont devenues des objets de recherche privilégiés (p.32). Selon Gizelis, les anthropologues grecs ont suivi leurs cursus universitaires dans des « serres intellectuelles » étrangères et n'arrivent pas à se débarrasser de cette « tyrannie » (p.34). Il conclut que la recherche anthropologique en Grèce a échoué à démontrer la spécificité de la société grecque et de ses groupes particuliers : elle n'a pas facilité la compréhension de cette société et de ses problèmes, ce qui n'a pas permis à l'administration grecque de profiter de ce savoir pour améliorer son efficacité (p.36-37).

- 2 Le deuxième article est celui d'Alexandros Lagopoulos (p.39-61), urbaniste et Président de la Société grecque de Sémiotique. Lui aussi signale l'apparition tardive de l'anthropologie en tant que discipline universitaire en Grèce dans les années 1980. Selon lui, l'anthropologie en Grèce est pénalisée par trois faiblesses : une relation conflictuelle avec les études folkloriques que l'anthropologie accuse d'ethnocentrisme ; un intérêt exclusif pour l'anthropologie de la Grèce, ce qui diminue le domaine potentiel de la discipline, puisque les anthropologues grecs ne s'intéressent ni aux états voisins ni à ceux qui abritent des émigrés grecs ; et, enfin, l'acceptation inconditionnelle du paradigme « post-moderne » qui est lié à la domination économique et culturelle des États-Unis. Il analyse ensuite l'origine de ce paradigme « post-moderne » et l'accuse d'avoir un programme anti-scientifique, d'être emprisonné dans la signification occasionnelle des choses et, enfin, d'être apolitique.
- 3 Le troisième article, de Loukas Tsitsipis (p.63-89), traite de l'absence d'une anthropologie linguistique en Grèce. L'auteur explique cette absence par le poids de l'idéologie défendant l'idée d'une richesse exceptionnelle de la langue grecque et soutenant que cette langue (qui dérive du grec ancien) est la seule qui corresponde pleinement aux besoins de la nation et à la construction de son identité. Tsitsipis, qui a étudié les pratiques linguistiques autour de l'« arvanitika » (langue parlée par les Albanais installés en Grèce depuis des siècles), dénonce l'idéologie de la pureté linguistique qui attribue aux langues minoritaires un statut inférieur. Cette idéologie insiste sur la cohésion interne d'une famille linguistique (comme l'Albanais, l'« arvanitika », et l'arberesh en Italie du Sud) sans prendre en compte l'autonomie culturelle et l'importance de chaque dialecte (p.70). Cette négation des dialectes locaux, qui sont considérés comme la dégradation d'une langue hégémonique, est liée au mépris pour leur pauvreté grammaticale ou leur manque de vocabulaire ; cette sélection de critères est subjective, puisque d'autres ne sont pas pris en compte, comme le potentiel poétique de la langue ou sa capacité à transmettre des messages à caractère social (p.71). La langue hégémonique exerce son contrôle sur la variété linguistique et crée l'impression, par ce contrôle et cette négociation du sens, que les dialectes minoritaires sont démodés, liés à un mode de vie traditionnel, à l'oralité et à des mentalités dépassées.
- 4 Le quatrième article est de l'anthropologue américain Peter Allen (p.91-116) qui est venu en Grèce pour faire ses premières enquêtes en Magne au milieu des années 1960. Il se réfère aux anthropologues anglo-saxons ou grecs qui l'ont influencé ou dont il juge nécessaire de citer la contribution, en ignorant la contribution des chercheurs français. Son texte est autobiographique (il publie une photo de ses enfants lors d'un terrain) et applique le principe de la réflexivité : il compare les terrains faits à différentes périodes et

réfléchit sur son propre parcours de vie et sur les changements dans la vie des Grecs. Allen admet qu'il n'a jamais été un pionnier dans son domaine (p.95) et que Michael Herzfeld est la figure qui domine ce champ d'étude (p.99). L'article suivant, de l'anthropologue anglo-saxonne Margaret Kenna (p.117-135), fait le bilan des cinquante dernières années d'ethnographie en Grèce. Elle a commencé son terrain dans l'île cycladique d'Anafi en 1966, en étudiant la structure sociale de la communauté locale et l'émigration dont souffrait l'île. La particularité de sa recherche vient de son détour par l'anthropologie historique, qu'elle s'est vue obligée de faire quand les habitants d'Anafi lui ont confié des archives photos sur les exilés politiques qui y étaient détenus juste avant la Deuxième Guerre Mondiale. Dans ce texte, son approche est similaire à celle de Peter Allen et l'on retrouve une référence à la contribution théorique de Michael Herzfeld (p.127). Elle mentionne enfin les premiers cours d'anthropologie donnés dans une université grecque, à Mytilène en 1986 (p.121).

- 5 Le sixième article est de Bernard Vernier (p.137-173), seul représentant de la recherche française. Il se situe aux frontières de la sociologie et de l'anthropologie et analyse ses deux terrains en Grèce, chez les Pomaques de Thrace et dans l'île de Kalymnos (Dodécannèse). Il rend hommage à son « maître », Pierre Bourdieu, tout en analysant la relation difficile entre maître et disciple. Il décrit sa déception, quand il constate en 1998 que son travail n'est pas mentionné dans l'ouvrage de Bourdieu *La domination masculine* (p.146), alors que Bourdieu reprend certaines de ses idées centrales sans le citer. Il cite une lettre qu'il a adressée à Bourdieu, dans laquelle il dit avoir appliqué comme tout disciple « le cannibalisme, en me nourrissant, autant que possible, de vos œuvres ». Puis, il ajoute : « J'attribue le fait d'avoir oublié de me mentionner à une ruse de votre inconscient » (p.147 : note 10). Enfin, il conclut que « plus un maître intellectuel est important, plus invisible devient une contribution éventuelle de son disciple » (p.151).
- 6 Le septième article, de l'anthropologue hollandais Hans Vermeulen (p.175-202), parle de l'anthropologie de l'émigration. Il présente les résultats d'une enquête inspirée par les travaux du sociologue grec, Konstantinos Tsoukalas (p.185) ; dans ce cas, la relation de dépendance intellectuelle est inversée, un chercheur étranger est inspiré par un chercheur grec, ce qui constitue un cas unique dans ce volume. Cette enquête entreprend une comparaison entre deux groupes d'émigrés aux États-Unis, Grecs et Italiens, entre 1900 et 1920. Il conclut que les Grecs ont rapidement débuté leur ascension sociale grâce au système éducatif et à leur capacité d'entrepreneur, pendant que les Italiens restaient des ouvriers. Afin de mieux montrer son implication sur le terrain, Vermeulen publie une photo dans laquelle il est le témoin lors un mariage athénien (p.188).
- 7 L'auteur de l'article suivant est un chercheur grec, Eleftherios Alexakis (p.203-219). S'inspirant d'un colloque organisé à Carcassonne par le GARAE en 1985, il fait un bilan de trois revues anthropologiques grecques : *Ethnografika* (1978-2000), *Anthropologika* (1980-1985) et *Ethnologia* (1992-2000). Il reconnaît lui aussi que les chercheurs grecs reproduisent de manière passive des théories « importées » de l'étranger (p.208) et qu'une anthropologie théorique n'a pas pu se développer en Grèce. Il qualifie l'anthropologie en Grèce de « nombriliste » (*omfaloskopousa*) et formaliste et juge que le niveau de la recherche dans les départements d'anthropologie dans les universités grecques est plutôt bas (p.216-217).
- 8 Suit l'article de l'anthropologue américaine Jill Dubisch (p.221-244), qui a étudié l'émigration et le pèlerinage panhellénique de l'île cycladique de Tinos. Elle explique que quand elle a contacté des organismes à Athènes pour qu'ils la dirigent et l'aident dans sa

recherche, plusieurs lui ont conseillé de faire des enquêtes à Karpathos, où la communauté locale était encore « traditionnelle », les coutumes locales respectées et les femmes portaient encore le costume (p.225). Elle donne cet exemple pour montrer que de tels endroits étaient aussi « exotiques » pour beaucoup d'Athéniens que pour elle. Dubisch parle aussi de sa recherche concernant la société américaine et un voyage annuel rituel qu'entreprennent les vétérans de Vietnam à motos afin de rendre hommage au Monument de la guerre à Washington. Elle montre comment ces enquêtes grecques l'ont sensibilisée et l'ont préparée pour effectuer ce terrain dans son propre pays. Elle illustre ainsi le passage d'une anthropologie pratiquée « chez l'Autre » à une anthropologie pratiquée « chez soi ».

- 9 Le dixième article est du sociologue grec Stathis Damianakos (p.245-261), qui a fait sa carrière en France. Il parle de la fin d'une époque, qui croyait dans la neutralité et l'objectivité du chercheur, qui s'appuyait sur une distinction stricte entre sciences humaines et qui s'intéressait aux principes stables et répétitifs ainsi qu'aux mécanismes sociaux (au lieu de l'intérêt actuel pour les stratégies individuelles des acteurs). Il constate que la méthode d'enquête sur le terrain n'est plus spécifique à l'anthropologie, mais concerne d'autres branches des sciences humaines (p.246). L'article critique enfin la rigidité de la notion d'identités nationales, ainsi que le sentiment de supériorité qui caractérise l'« homo occidentalis ». Selon lui, les sciences humaines pourraient chercher dans les civilisations dites « arriérées » de l'Europe balkanique des éléments pouvant former un nouvel ordre social, basé sur la solidarité entre les membres d'un groupe et non plus sur l'individualisme et la « logique linéaire du marché » (p.256).
- 10 L'anthropologue grec Vassilis Nitsiakos signe l'article suivant (p.263-274). Il analyse les relations entre folklore et anthropologie en Europe et aux États-Unis et critique le mépris des anthropologues de la Grèce à l'égard des folkloristes. Il utilise deux arguments pour soutenir la nécessité de prendre au sérieux la contribution des folkloristes à la recherche : premièrement, les folkloristes n'ont pas essayé de rendre exotique la réalité grecque et d'imposer des paradigmes « importés » de l'extérieur, comme certains anthropologues l'ont fait ; et deuxièmement, ces folkloristes appartiennent souvent aux communautés qu'ils étudient et sont porteurs de la civilisation rurale qui constitue leur objet de recherche (p.272). L'anthropologue Constantina Bada accuse également dans son article (p.275-289) les jeunes anthropologues grecs de mépriser les folkloristes et de défendre le stéréotype de la toute-puissance de l'anthropologie comme science (p.277). Bada explore aussi les relations de ces deux disciplines avec l'histoire. Enfin, Christiana Kostandopoulou, qui a fait ses études en France, interroge dans sa contribution les différences méthodologiques entre sociologie et anthropologie (p.291-302). Elle se réfère à son rôle en tant que traductrice de L. V. Thomas (qu'elle avait eu comme professeur) lors d'une conférence donnée à Thessalonique : les sociologues grecs attendaient une conférence basée sur des données statistiques, tandis que Thomas mélangeait des données de sociétés occidentales et des mythes africains, ce qui l'embarrassait en tant que traductrice (et connaisseuse des attentes du public universitaire grec). Elle avait donc décidé de censurer le discours de son professeur, en enlevant tout ce que les spécialistes grecs pouvaient considérer comme « non-scientifique » (p.299-300, note 16). Cette anecdote m'offre la conclusion sur cet ouvrage dont le grand mérite est précisément l'interrogation sur le caractère culturel de la production de la connaissance et des rapports de pouvoir qui la traversent.

NOTES

1. En effet, dans la bibliographie de Gizelis concernant les doctorats réalisés par des anthropologues grecs à partir des années 1970 (note 12, p.34-35), on trouve trois thèses sur le village d'E[O]lymbos dans l'île de Karpathos : une sur la parenté (Sofia Capetanaki, EHESS, 1979), une sur la danse, la musique et la thématique de l'émigration (Pavlos Kavouras, New School for Social Research in New York, 1991) et une sur l'histoire sociale de l'accumulation de richesses (Virginia Skiada, même lieu et année). Bien sûr, Bernard Vernier est celui qui a fait connaître plus largement les particularités du système familial de Karpathos. Plusieurs anthropologues ont étudié le Magne, dont Michael Lineton, Nadia Seremetakis, Peter Allen et Eleftherios Alexakis (les deux derniers ayant des contributions dans ce volume). Notons aussi le livre de voyage de Patrick Leigh Fermor sur le Magne en 1958, que l'anthropologue Margaret Kenna dans ce même ouvrage reconnaît comme étant une source d'inspiration à une période où très peu de livres existaient sur la Grèce en anglais (p.120).